

Nguyễn Huy Thiệp

Mon oncle Hoat

et autres nouvelles



L'aube
poche

MON ONCLE HOAT

La collection *l'Aube poche*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2010
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0050-8

Nguyễn Huy Thiệp

Mon oncle Hoat

et autres nouvelles
traduites du vietnamien

éditions de l'aube

Du même auteur, chez le même éditeur :

Un général à la retraite, 1990 ; l'Aube poche, 1993

Le Cœur du tigre, 1993 ; l'Aube poche, 1995

La Vengeance du loup, 1997 ; l'Aube poche, 2002

Conte d'amour un soir de pluie, 1999 ;

l'Aube poche, 2000

L'Or et le Feu, 2002 ; l'Aube poche, 2003

Une petite source douce et tranquille, suivi de

Les démons vivent parmi nous, 2002

À nos vingt ans !, 2005 ; l'Aube poche, 2006

Mon oncle Hoat, l'Aube, 2008

Mon oncle Hoat

Mon patelin est situé dans un pays pauvre, en moyenne région : grimpez un peu et vous arriverez à Chu. Vrai, on dit qu'ici les chiens rongent des cailloux et les poules picorent du gravier. Et les gens ? demandez-vous, qu'est-ce qu'ils mangent ? Qu'importe ce qu'on mange, du moment qu'on a le ventre plein. La spécialité de chez nous, c'est le manioc pilé, le manioc fraîchement récolté dans les collines. Cuit à l'eau puis broyé, on le passe ensuite à la poêle avec de la graisse de porc pour mieux faire passer le tout. D'accord, la première fois que vous y goûtez, c'est tellement curieux au palais que vous ne trouvez pas ça si mauvais, mais mangez-en tous les jours pendant une semaine, un mois – non, des mois, des années... L'angoisse ! Vous serez en proie à la fièvre, secoué par de terribles spasmes ! Depuis que j'ai atteint l'âge adulte, le manioc, j'avoue que je n'ose plus y toucher, même des yeux. « Vivre rien que pour manger du manioc » : d'où vient l'adage ? Qu'a-t-il voulu dire au juste, le type qui a sorti ça ? Mystère.

Il ne conserve certainement pas d'aussi tendres souvenirs du tubercule que moi.

Mon père était instituteur. Quant à ma mère, chaque fois qu'elle remplissait la fiche de renseignements, à la case profession, elle inscrivait : « femme au foyer ». Mais au regard de la situation intrinsèque, je me demande si elle a jamais été « au foyer », ma mère : elle était soit à la rizière, soit en train de planter des légumes, de les vendre au marché ou encore de ramasser du bois. Tout travail était bon à prendre pour faire bouillir la marmite.

J'ai deux sœurs plus âgées que moi, qui n'ont pas dépassé l'école primaire. Une fois leur scolarité terminée, elles rejoignirent ma mère « au foyer ».

Oncle Hoat, le frère cadet de mon père, vivait avec nous ; il avait un pied-bot qui ressemblait à un tubercule de manioc de taille moyenne. Sa tâche quotidienne consistait à garder les buffles. Il n'y en avait pas deux comme lui pour fabriquer des flûtes en bambou, et il savait en jouer comme un dieu. Ma mère racontait que, du vivant de mon grand-père paternel, il avait fait des études. Il a lu pas mal de livres, oncle Hoat. Mais le jour où les choses tournèrent mal pour mon grand-père, à cause des événements, mon oncle se mit à avoir mal au pied et cessa d'étudier.

Mon père enseignait au village, dans un établissement où l'assiduité des élèves était en dents de scie. Il était loin d'être un bon maître. Quand il faisait la dictée, il se raclait bruyamment la gorge: «Qu'est-il grr... grr... de plus, grr... grr... beau qu'une grr... grr... fleur de lotus?» On le surnommait le Corbeau. Sa règle en bois d'amboine ne le quittait jamais. Aussi, malheur à qui s'agitait trop! Celui-là se souviendrait jusqu'à la fin de ses jours du magistral coup de baguette sur son crâne.

Chez nous, on était toujours à court d'argent. Lorsque le gouvernement a décrété le nouveau dông, je me rappelle, nous n'avions quasiment rien à changer! Nos économies auraient eu grand-peine à se convertir en une coupure de mille. Pour la transaction, il fallait descendre à la sous-préfecture et marcher pas moins de cinq kilomètres! Sans rire, si j'avais la même somme aujourd'hui, je la foutrais à la poubelle: on en obtiendrait quoi, au change? Attention, je n'ai pas dit que je méprisais l'argent – je parle, je parle, mais je ne crache pas dessus! N'empêche, mille dôngs? Que voulez-vous vous acheter avec ça? Pourtant, ma mère était quand même allée changer notre maigre pécule. À son retour, tout le monde se passa le billet neuf en s'extasiant devant

la nouvelle monnaie, louant, qui son dessin, qui sa fabrication subtile. Oncle Hoat observa que le personnage figurant dessus avait pris de l'embonpoint¹. À cette remarque, ma mère le fusilla du regard et lui arracha le billet des mains. Et mon oncle de se tenir coi, parfaitement hébété.

Comme c'était elle qui tenait les cordons de la bourse, ma mère ne pouvait s'empêcher de se faire du mauvais sang. Elle blâmait le Ciel, se plaignait de son triste sort, de celui de son mari sans talent. Quant à nous, ses enfants, et l'oncle Hoat, elle nous traitait de « navires de charge² ». Pas qu'elle sût véritablement le sens de l'expression ; mais, l'ayant entendue quelque part, elle la répétait à l'envi et comprenait sans doute « à charge », comme signifiant que nous engloutissions toute la marchandise ! Ses jérémiades affligeaient mon père. Il restait dans son coin, avec sa pipe à eau à la main, à pousser des soupirs à fendre l'âme. « La panse se remplit et la montagne se creuse, rabâchait-il. La panse se remplit et la montagne

1. Il s'agit de Hô Chi Minh. Le père de la Révolution nationale prenant de l'embonpoint est une allusion ironique au capitalisme sauvage qui règne en République socialiste du Viêt-nam.

2. Jeu de mots, porte-conteneurs en vietnamien se traduisant littéralement par « bateau à gueule ouverte ».

se creuse ; plus on mange, et moins il y a à manger. » Je voyais bien qu'il était épuisé, à bout de forces. Ah ! si seulement j'avais découvert un pot rempli d'or ! Autant que je me souviens, dans les légendes, il arrive toujours un miracle chez les honnêtes gens fauchés comme nous, non ?

Avec le temps, les besoins en argent des enfants vont croissant. Moi, ça allait encore, mais mes sœurs, les pauvres, n'avaient jamais rien à se mettre sur le dos. L'hiver, c'est l'horreur pour les gens sans le sou. Ma mère narguait oncle Hoat avec des propos d'ombre et de vent ¹, lui faisant sentir qu'il était un boulet, un parasite vivant aux crochets de notre frêle embarcation familiale. Bien sûr, elle ne se permettait pas d'émettre la moindre critique en présence de mon père. Face à ses reproches à mots à peine couverts, mon oncle blâmait et s'enfuyait vers la colline. « Vuong, va donc le surveiller, qu'il ne se jette pas dans la rivière ou au fond d'un précipice ! On passerait en plus pour des salauds... Remarque, le bougre tient trop à la vie – et quelle vie, je vous le demande ? toute une vie passée à manger du manioc. Franchement, c'est le mauvais karma de la famille. »

1. D'ombre et de vent : expression idiomatique signifiant à mots couverts.

Un jour, une troupe de *chèò*¹ est venue jouer dans le district; mon père nous avait autorisés, mon oncle, mes sœurs et moi, à aller assister à leur spectacle. Il faisait un froid de gueux. Nhu et Nha, mes grandes sœurs, n'avaient qu'un gilet de laine pour deux. Vert, à manches courtes, tout éliminé. Elles se le cédaient tour à tour sans pouvoir se décider qui le mettrait ce soir-là, et en fin de compte personne n'osa le porter. Vêtues d'une blouse légère, elles pressaient le pas dans l'espoir de se réchauffer. Quant à oncle Hoat, il claudiquait à la traîne... Quelle misère! Allons, il n'y a pas de quoi pleurnicher, mon bon monsieur, cela se passe comme ça quand on est dans la dèche. Vous avez la réaction du type repu, qui daigne à peine poser le regard sur les gens d'en bas. Ce soir-là, on donnait *La Vie de Kuan Yin*; il y avait tant de monde qu'on se serait cru à la foire. C'était la première fois que nous entrions en contact avec «l'Art». Les chants, les lumières de la scène, cette ambiance de foule compacte nous subjuguait: nous étions comme fous. Avez-vous déjà entendu mille personnes soupirer à l'unisson? Jamais?! Époustouflant. Je ne saurais pas comment vous le décrire, on en avait la chair de poule! Ainsi se

1. *Chèo*: théâtre chanté très populaire dans le nord du Viêt-nam.

déroula notre première sortie au *chèò*. Le monde qui s'ouvrait à nous était si différent de notre quotidien. Longtemps après, les paroles de la pièce nous trottaient toujours dans la tête. Si je m'en souviens encore aujourd'hui? Et comment! «*Thi Kinh, noble enfant, prit la plume: "Gratitude aussi vaste que l'océan, dette aussi haute que les cimes, comment vous rendre ce que vous m'avez donné? Je suis déchirée entre le désir de rester et la volonté de partir. Tel est mon destin: fussé-je dix fois née femme que je ne serais rien (comprendre, dix vies de femme égalent zéro). Vie et trépas sont pareille infortune. Peine de ceux qui demeurent, douleur de celle qui s'en va. Le malheur frappe notre famille!"*»

Je n'oublierai jamais ces paroles : elles s'appliquaient si bien à notre situation ! La nuit suivante, Nha a fugué. Nha, c'était la plus futée de la famille : ce soir-là, au-delà des habits chamarrés des comédiens, elle vit se déployer un nouvel horizon. Mes parents étaient sous le choc ; ils ne s'étaient doutés de rien. À partir de ce moment, mon père prit un sacré coup de vieux. Ma mère le traitait de bon à rien, et elle lui reprocha vertement de ne pas se mettre en route à la recherche de sa fille... Mais mon père avait compris : ma sœur aurait été plus malheureuse en restant qu'en étant partie.

C'était l'année de ses dix-huit ans : Nha nous a quittés, laissant à Nhu, sa sœur aînée, le vieux gilet vert. Un verre d'eau, s'il vous plaît, merci... Bon dieu, qu'est-ce qui me prend d'être aussi sentimental? Ça fait plus de trente ans, et on n'a plus de nouvelles. Vrai, « Vie et trépas sont pareille infortune ».

La responsabilité de tous nos maux s'abattit dès lors sur la tête d'oncle Hoat. Ma mère cessa de le ménager ; aucun sarcasme ne lui fut épargné, et il se faisait carrément incendier à la face de mon père. Pauvre oncle Hoat ! On ne peut pas nier qu'il était godiche – deux mains gauches, je vous jure ! Il n'arrêtait pas de casser de la vaisselle ou de renverser des plats ; dans n'importe quel autre foyer, on n'aurait prêté aucune attention à ces rebuts, mais chez nous, on aurait dit des bijoux de famille.

Peu après la séance du *chèò*, oncle Hoat me demanda du papier et un crayon. Puis il alla trouver mon père, avec en main une liasse de pages noircies d'une écriture serrée. Il lui formula une timide requête :

« Grand frère, dis-moi, j'aurais besoin de ton avis... »

Mon oncle commença à réciter un poème – quelque chose sur le ciel, la montagne et les

rivières. Le visage de mon père s'empourpra : je ne l'avais encore jamais vu perdre son sang-froid de la sorte. Il déversa un flot d'injures :

« Poète, et puis quoi encore ? Tu n'es qu'un chien, qu'une sombre merde ! Pour qui te prends-tu, hein ? Nous avons un poète à la maison, la belle affaire ! À qui comptes-tu montrer tes rimes ? »

Oncle Hoat se tordait les mains, mortifié. Il fondit en larmes :

« Tu te trompes, grand frère, je ne voulais donner de leçons à personne, juste m'épancher un peu... »

— T'épancher ? Allons bon. » Mon père ricana : « Tu te plains, c'est ça ? Tu te lamentes sur ton sort ? En fait, tu nous critiques, ni plus ni moins. Ah ! misère ! j'ai recueilli une abeille dans ma manche, j'ai introduit le serpent dans le poulailler ! Le malheur s'est abattu sur cette maison ! »

Mon père déchira les pages, les piétina, puis les lui jeta à la figure. De toute mon enfance, je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu dans une colère aussi noire. C'était comme si l'œuvre maladroite d'oncle Hoat l'avait renvoyé à quelque chose de profondément secret, enfoui dans les obscurs recoins de son âme. Une chose aussi

sombre que le jour est clair, aussi froide que la flamme est chaude, un ressentiment mêlé de tristesse et d'ennui, comme une douloureuse sensation de nausée. Et de peur. Oui, de peur – l'angoisse d'une existence hors des sentiers battus. Ces vers futiles, comme un message de mort, lui avaient révélé un ennemi formidable. Mon père enseignait, il ânonnait des leçons comme on récite des sùtras, il ne s'était jamais interrogé sur sa vie... Et voilà que son jeune frère, le pied-bot, le gardien de buffles, le parasite, avec ses méchantes rimes sur l'azur et les monts, posait la question du sens de sa vie, de celle de sa famille. La coupe était pleine, comme on dit, et mon père le chassa illico. Ma mère s'affola; elle qui d'habitude était la première à le blâmer, prit sa défense. Elle pria mon père de revenir sur sa décision, d'avoir pitié, lui rappela les liens du sang, que «germains sont fruits du même sein»... Mais la décision paternelle était sans appel. Oncle Hoat dut nous quitter; il s'agenouilla dans la cour et se prosterna en direction de notre foyer. Mon père lui balança sa pipe à eau à la figure. Ma mère en sanglots courut après mon oncle :

«Hoat ! Hoat ! Je n'y suis pour rien, pardonne à ta grande sœur, reviens, Hoat, ne pars pas, petit frère !»

Oncle Hoat, les yeux humides, se dégagea de l'emprise de ma mère ; il s'éloigna en boitillant et disparut dans la nuit...

On était en début de mois et, comme ce soir, le croissant de lune suspendu à l'air froid flottait tel un trait de pinceau solitaire. Vous trouvez cela beau ? Pourquoi vous attacher à la surface des choses, à ces tableaux trompeurs ? Parce que vous êtes de la haute : vous ne vivez pas dans le besoin, c'est pour ça que vous réagissez de telle façon. Pour nous autres, gens modestes, la beauté a le visage de l'opulence – la lune doit être ronde, les arbres crouler sous les fruits, les poches être pleines à craquer, comme ce verre de bière rempli à ras bord. Allez, cul sec !

Après les départs de Nha et d'oncle Hoat, notre maison respira le deuil. Tout le monde se sentait coupable, personne n'osait élever la voix, ni même se regarder. Nhu dépérissait à vue d'œil, mon père se courbait chaque jour un peu plus. Ma mère, que je n'avais jamais vue tomber malade, devint souffreteuse. Mon père lui proposa de déménager vers un lieu « à visage humain, plus proche de la culture », là où les conditions seraient meilleures pour mes études et ma future carrière. Nous nous installâmes donc à X, ici même. Nous vendions du riz et des légumes, et petit à petit

Achévé d'imprimer en mars 2010
sur les presses de l'imprimerie « La Source d'Or »,
36039 Clermont-Ferrand
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Numéro d'édition: 51
Dépôt légal: mars 2010
N° d'impression:

Imprimé en France

Nguyễn Huy Thiệp

Mon oncle Hoat

et autres nouvelles

« Nguyễn Huy Thiệp dépeint une société aux abois – violence larvée, régime en putréfaction, misère crasseuse. Sur cette réalité, l'écrivain jette les pétales d'une écriture lumineuse, délicate et ironique, qu'il pratique comme une thérapie. »

André Clavel, *Lire*.

« Pour Nguyễn Huy Thiệp, la politique est une contrainte presque formelle. En effet, il travaille ses images et ses métaphores pour les faire glisser sur l'œil du censeur. Car le fil sur lequel sa littérature chemine, c'est bien le fil de la vérité. »

Nils C. Ahl, *Le Monde*.

« C'est un Nguyễn Huy Thiệp de la meilleure encre qui nous est offert ici. Quatre bijoux qui mettent en valeur une écriture d'une subtile concision et d'une force inouïe. »

Jean-Pierre Han, *L'Humanité*.

NGUYỄN Huy Thiệp vit à Hanoi, où il est né en 1950. Toute son œuvre traduite en français est publiée aux éditions de l'Aube.

éditions de l'aube

6,20 €

